



Le Genevois Patrick Gilliéron Lopreno a promené son objectif de ferme en ferme, de la campagne vaudoise au Seeland, en passant par Fribourg et sa Gruyère. (PATRICK GILLIÉRON LOPRENO)

«CHAMPS», UN CHANT PHOTOGRAPHIQUE AUX PAYSANS

MARION POLICE
@marion_902

Durant une année, Patrick Gilliéron Lopreno a sillonné la campagne et capturé ceux qui la façonnent. Un hommage à une paysannerie tiraillée entre libéralisation et nouvelles aspirations sociétales qui prend la forme de «Champs», un livre au romantisme «cadré», ancré dans le quotidien

Des aplats de colza coiffés, sur l'horizon, de bâtiments en béton. Une palette de tracteurs rouges, verts, bleus, le plus souvent accompagnés d'un paysan. Seul. Dans la grisaille vaporeuse des matins hivernaux, comme sous des ciels estivaux d'un azur trop net, les fermes et leurs habitants dessinent un panorama aussi beau que grave.

Ce sont les captures du photographe genevois Patrick Gilliéron Lopreno qui, durant une année, a promené son objectif de ferme en ferme, de la campagne vaudoise au Seeland, en passant par Fribourg et sa Gruyère, au cœur d'exploitations de petite à moyenne envergure. Son travail est désormais valorisé à travers un ouvrage: *Champs* (Ed. Olivier Morattel). La paysannerie dans le champ photographique, et un chant de quatre saisons, à trois voix: la sienne, celle de l'écrivain Slobodan Despot qui y joint sa prose, et celle du monde paysan suisse, particulièrement agité ces derniers temps par les initiatives qui entendent le rendre plus vert. Entretien.

Pourquoi ce monde précis, celui de la paysannerie, vous habite? Il y a deux choses. Je travaille depuis plus de dix ans sur l'enfermement, et ce livre s'inscrit dans la continuité de cette thématique, à travers la notion de solitude. Dans les campagnes, les fermes sont des éléments familiaux isolés, tout en étant en lien avec d'autres exploitations, donc avec une forme de solidarité. C'est ce milieu à la fois solitaire et solidaire qui m'a touché. Et parallèlement, les questions de souveraineté alimentaire m'intéressent depuis des années. J'ai pu mêler les deux.

Cette solitude est-elle exprimée verbalement? De quoi est-elle le symptôme? Elle n'est pas exprimée directement, c'est assez pudique. Disons qu'il y a une solitude individuelle et sociétale. Individuelle dans la mesure où, par exemple, j'ai rencontré une personne âgée qui œuvrait seule, tout le temps, sur son exploitation et allait la rendre car elle ne trouvait pas de successeur. Et une solitude globale face à l'incompréhension des politiques et des gens de la ville. Face à une société qui juge et demande plus de rendement.

«La solitude n'est pas exprimée directement, c'est assez pudique. Disons qu'il y a une solitude individuelle et sociétale»

PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

Autrefois, il y avait une opposition frontale entre les exploitants «traditionnels» et le monde plus alternatif, en faveur du bio, etc. Mais désormais, ces deux milieux ont les mêmes ennemis: la grande distribution et ses marges énormes, la libéralisation, les politiques agricoles de plus en plus restrictives. On fait s'écrouler la réelle valeur marchande des produits et on enchaîne les paysans aux subventions. L'industrie agroalimentaire mise à part, on est pourtant loin du modèle conservateur des années 1980 où l'agriculteur noyait ses cultures dans les pesticides. Le souci écologique existe partout, mais chacun fait en fonction de ses moyens.

Vous effleurez là les sujets qui sont au cœur des prochaines votations fédérales... Oui. Pour toutes les personnes que j'ai rencontrées, c'est deux fois non. J'ai été dans une exploitation traditionnelle reprise par le fils de 40 ans environ, qui opère un changement radical – il passe tout en bio sur les dix prochaines années – et lui-même est contre. Il a besoin de temps et de moyens, sinon il meurt. Les gens des milieux urbains ont l'air de ne pas comprendre, une sorte de condescendance persiste.

On perçoit dans vos images le côtoisement entre terre et technologie, zones d'habitation et zones agricoles. Le texte le dit, le territoire suisse est dense. En même temps, votre démarche n'est-elle pas, à travers ses portraits et son caractère poétique, une tentative de re-romantisation de la campagne? En Suisse, que ce soit la ville, la campagne ou les cités périphériques, c'est un continuum urbanistique, technologique. Tout est maîtrisé. Alors oui, nous assumons le côté romantique du propos, Slobodan et moi. Qu'on ne se le cache pas, le texte est un peu conservateur. Cependant, je sais aussi qu'il ne faut pas idéaliser ce monde, il est dur. Mes photos mêlent les deux. C'est une forme de romantisme cadré, ancré dans la réalité quotidienne.

Pour revenir à ce que vous nommez une «détresse commune», elle est contrebalancée par quelques visages souriants, par des personnes qui portent des projets comme ce jeune homme capturé devant «Vivi Kola» (boisson à base de Coca fabriquée à Eglisau, recrée en 2010). Il y a de l'espoir? Complètement! Au début, j'avais l'impression d'aller en terrain miné avec des gens en souffrance, sans volonté de continuer. Mais pas du tout. J'ai trouvé un monde qui bouge, qui rajeunit et qui trouve, malgré les difficultés administratives et financières, des moyens d'innover. Il y a cette souffrance, mais aussi beaucoup de jeunes qui reprennent, se forment et trouvent, grâce à la vente directe ou à d'autres types d'innovation, des voies pour s'en sortir. Ils essaient de s'extraire des circuits traditionnels.

Vous avez travaillé en 2020, durant les confinements, vous avez donc observé cet enthousiasme pour la vente directe? Oui, et cela s'explique: pendant la Seconde Guerre mondiale, on a mis les agriculteurs en avant, et puis, ils sont devenus «les pollueurs». Avec le covid, on les a de nouveau mis en lumière, et ils ont été touchés. Les gens ont compris qu'ils produisaient pour les nourrir. Je voyais ces longues files de voi-

tures devant les fermes au printemps... Après juillet, par contre, plus rien. C'était un effet de mode. Mais je ne condamne pas les gens, car c'est une contrainte de se déplacer. Peut-être que la paysannerie pourrait aussi aller vers la ville.

Enfin, ce livre est-il davantage un cri d'alarme ou un hommage? Plus un hommage, disons un hymne, un éloge. A côté du sujet, il y a un discours photographique important. Depuis une quinzaine d'années, nous sommes envahis par la photographie conceptuelle, avec de la mise en scène en studio. Je ne blâme pas les gens qui la pratiquent mais, personnellement, je ne l'aime pas. Dans ce travail, j'ai été franchement et directement photographier les gens, de manière brute. C'est renouer avec un type de photo proche du documentaire social, et complété, grâce à Slobodan, par une dimension lyrique. J'étais de toute manière dans une démarche élogieuse, et le format panoramique permet un équilibre entre le paysage et les portraits. ■

Des images de «Champs» sont également exposées jusqu'au 23 mai à la galerie L'Atelierphoto, grand-rue 13, à Nyon.



Auteurs | Patrick Gilliéron Lopreno, Slobodan Despot
Titre | Champs
Editions | Olivier Morattel

PUBLICITÉ

PIGUET
HÔTEL DES VENTES | GENÈVE | 1978

EXPOSITION

BEAU-RIVAGE, GENÈVE

7-9 MAI, 10H-18H

Sélection de lots des enchères de juin 2021

Bracelet en platine, or, diamants et saphirs signé Chaumet, Paris
Estimation CHF 80'000-120'000

BIJOUX | MONTRES | LIVRES
MAROQUINERIE | OBJETS PRÉCIEUX

QUAI DU MONT-BLANC 13 | 1201 GENÈVE
PIGUET.COM | 022 320 11 77 | INFO@PIGUET.COM